

CHRONIQUES

ALCIDE BAVA NOUS EN AURA FAIT BAVER !

Le 15 août 1871, Arthur Rimbaud adresse à Théodore de Banville un long poème composé de quarante quatrains intitulé *Ce qu'on dit au Poète à propos de fleurs*. C'est la deuxième fois que le très jeune Ardennais fait parvenir ses vers à l'auteur des *Odes funambulesques* grâce auquel il espère être remarqué et surtout publié. En effet, Théodore de Banville n'est pas seulement un contributeur influent du *Parnasse contemporain*, dans lequel d'autres poètes renommés ont signé, parmi lesquels Charles Baudelaire, Paul Verlaine ou encore Théophile Gautier. Il en est aussi un des directeurs de publication. Après avoir d'abord tenté sa chance un an plus tôt, en juin 1870, en envoyant à Banville « cent ou cent cinquante hexamètres mythologiques intitulés *Credo in Unam* » ainsi que deux autres poèmes, *Ophélie* et *Sensation*, Arthur Rimbaud se lance une seconde fois.

Daté du révolutionnaire — et probablement factice — *14 juillet*, ce poème polémique commence par fustiger le mouvement parnassien, sclérosé dans d'immuables métaphores florales, avant de préconiser une poésie renouvelée, censée puiser dans les découvertes scientifiques de son temps — notamment en matière de botanique — sa substance poétique. Ce manifeste virulent est signé *Alcide Bava*, tout comme la courte lettre qui l'accompagne. Cette double signature énigmatique est immédiatement suivie des deux initiales civiles du jeune poète : *A.R.*

Cette invention, qu'il n'utilisera qu'à une seule occasion, est le second pseudonyme connu d'Arthur Rimbaud après le *Jean Baudry* des envois au journal *Le Progrès des Ardennes*. À ce sujet, nous avons retrouvé la trace d'une

maison d'édition, *Gide et J. Baudry*, qui publia dans les années 1840 et 1850 plusieurs livres de voyages et d'entomologie — branche en pleine expansion grâce aux expéditions scientifiques intercontinentales. En 1853, Gide et J. Baudry publient ainsi une *Description des insectes* par Émile Blanchard, l'un des volumes de la section « Zoologie » du *Voyage au Pôle Sud et dans l'Océanie sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélée, sous le commandement de M. J. Dumont d'Urville, capitaine de vaisseau*. Il n'est pas impossible que le jeune Rimbaud se soit inspiré de ce *J. Baudry*, dont il aurait pu croiser le nom sur un des volumes de ses cours de sciences naturelles ou à la bibliothèque publique, sur un catalogue, dans un journal ou une brochure, mais nous n'en savons pas davantage. Revenons donc au second pseudonyme.

Selon l'état actuel de la recherche, celui-ci serait composé d'un des nombreux noms d'Hercule — Alcide — auquel viendrait s'ajouter le pseudo-patronyme *Bava*, paronomase comique de *Banville*, destinataire et dédicataire du poème, que Rimbaud cherche à piquer au vif afin d'attirer son attention. Dans la courte lettre jointe au poète, il s'excuse au passage, ce qui semble confirmer l'hypothèse du jeu de mots : « C'est le même imbécile qui vous envoie les vers ci-dessus, signés Alcide Bava. — *Pardon.* »

Pour Pierre Brunel, Rimbaud cherche à « faire coup double¹ » dans ce poème signé d'un pseudonyme aux allures grotesques : après avoir brocardé les immuables Parnassiens, le poète finirait par se moquer des idolâtres du progrès. Ni les Parnassiens ni les scientifiques ne trouveraient grâce à ses yeux. Les renvoyant dos à dos, il s'agirait donc pour lui d'aller chercher ailleurs un nouvel art poétique — une nouvelle méthode — encore non définie, probablement en germination.

Selon Jacques Bienvenu, « Alcide Bava pourrait pourtant avoir un sens plus profond que celui de dérision qu'on lui prête habituellement² ». Concernant la figure d'Hercule, le professeur constate qu'elle est centrale chez un grand nombre de poètes du XIX^e siècle. Leconte de Lisle a en effet consacré plusieurs poèmes à Héraclès. Surtout, Baudelaire écrit en 1842 un sonnet adressé au même Théodore de Banville dans lequel il rendait hommage à la précocité artistique du jeune poète. En voici les six derniers vers :

*Poète, notre sang nous fuit par chaque pore ;
Est-ce que par hasard la robe du Centaure
Qui changeait toute veine en fumèbre ruisseau*

1. Pierre Brunel, *Rimbaud ou l'éclatant désastre*, Champ Vallon, 1993, p. 67.

2. Jacques Bienvenu, « Arthur Rimbaud — Alcide Bava », jacquesbienvenu.pagesperso-orange.fr/rimbaud/%20bava.doc

*Était teinte trois fois dans les baves subtiles
De ces vindicatifs et monstrueux reptiles
Que le petit Hercule étranguait au berceau ?*

Alcide — Hercule — serait un clin d'œil rendu à l'hommage de Baudelaire à l'endroit du précoce Banville, dans le sillage duquel Rimbaud veut s'inscrire. En somme, il souhaite que Banville fasse pour lui ce que Baudelaire fit pour Banville : l'adouber très jeune. Rimbaud, se prenant lui aussi pour un petit Hercule, aurait à son tour été baptisé dès le berceau par le venin de la poésie.

Quant à Bava, il s'agirait d'un jeu onomastique autour de Banville, dont il reprend la sonorité. Par ailleurs, Baudelaire emploie lui-même le substantif *baves* dans son sonnet, mot que Rimbaud chérit tout particulièrement et utilise sous plusieurs formes dans de nombreux poèmes — à commencer par *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* — (« Vos bavures de pipeaux » au v. 57 puis « Les fleurs, pareilles à des mufles, / D'où bavent des pommades d'or » aux v. 114-115).

Ainsi, selon Jacques Bienvenu, Alcide Bava « serait donc le raccourci fulgurant du poème de Baudelaire » : Hercule bave !

Cette hypothèse très séduisante soulève pourtant une interrogation : pourquoi Rimbaud utilise-t-il le nom d'Alcide et non pas celui d'Hercule ou d'Héraclès, qui eussent été bien plus intelligibles ? Cette réserve est dérisoire, et l'hypothèse nous aurait largement convaincu si quelque trouvaille n'avait attiré notre attention, piqué notre curiosité puis guidé nos investigations, dans une tout autre direction — une direction éditoriale, un peu à la manière de *Jean Baudry*.

Dans le dernier quatrain du poème dédié à Banville, juste avant sa mystérieuse signature, Alcide Bava invite les futurs poètes, dont il fait partie, à sortir de l'ornière littéraire et à s'ouvrir aux découvertes scientifiques : « rachète / Des Tomes de Monsieur Figuier, / — Illustrés ! — chez Monsieur Hachette ! »

Le verbe « acheter », précédé du préfixe itératif, est conjugué au mode impératif, ce qui laisse entendre que le nouveau poète s'est déjà adonné à la lecture de *Monsieur Figuier*.

Louis Figuier, célèbre vulgarisateur contemporain de Rimbaud, publia chez Hachette un grand nombre d'ouvrages scientifiques que le jeune Ardennais parcourut à la bibliothèque de Charleville. Nous avons découvert que la *colocase*, plante exotique que Rimbaud citera un an plus tard dans *Larme*, et de laquelle il tire « quelque liqueur d'or fade et qui fait suer », fut rencontrée dans l'*Histoire des Plantes* de Louis Figuier, publiée en 1865. L'auteur y décrit les observations faites sur cette plante fiévreuse, dont la température subit une élévation maximale « entre trois et six heures de l'après-midi ».

Nous tenterons de démontrer que le pseudonyme Alcide Bava est probablement lié à la lecture de deux ou trois ouvrages de Louis Figuier que le jeune Rimbaud put faire pendant son adolescence, très curieux qu'il était des sujets à la fois scientifiques et ésotériques. Pour une fois que Rimbaud cite ses sources — et ce dans la conclusion même de son poème — nous n'allons pas bouder notre plaisir d'investigation !

Rimbaud fait dans son poème de nombreuses références à l'alchimie, pseudo science qui l'intéressera pendant quelques années. Outre les nombreuses références qui parsèment son œuvre jusqu'aux *Illuminations*, Paul Verlaine lui-même témoignera de ses lectures de « vagues bouquins scientifiques très anciens et très rares ».

Dans le poème envoyé à Banville, deux quatrains, qui débute au mode impératif, sont directement inspirés par l'art d'Hermès :

*Trouve, aux abords du Bois qui dort,
Les fleurs, pareilles à des mufles,
D'où bavent des pommades d'or
Sur les cheveux sombres des Buffles !*

*Trouve, aux prés fous, où sur le Bleu
Tremble l'argent des pubescences,
Des calices pleins d'Œufs de feu
Qui cuisent parmi les essences !*

Nous ne reviendrons pas sur les nombreuses références à la pierre philosophale dans l'œuvre de Rimbaud, du sonnet des *Voyelles* jusqu'à *Alchimie du verbe*.

Dans son ouvrage *L'Alchimie et les Alchimistes*, publié en 1854, Louis Figuier initie le lecteur à l'art d'Hermès. L'œuf philosophal, aurifère, méta-phore du creuset dans lequel cuisent les métaux, est mentionné à dix reprises. Par ailleurs, Louis Figuier offre à son lecteur un grand nombre de références bibliographiques et de citations. Parmi les alchimistes les plus cités dans l'ouvrage, le moine bénédictin Basile Valentin occupe une place de choix. Ce chimiste allemand publia deux ouvrages célèbres, *Les Douze Clefs de la Philosophie* (1600) et *Le Char Triomphal de l'Antimoine* (1604). Dans ce dernier texte, écrit en latin puis traduit en français dès le XVII^e siècle, Basile Valentin décrit les différents états de la matière subissant cinq états de coloration : « Lesquelles opérations se font les unes après les autres, par degrés, en la pratique, et s'apprennent en travaillant ; et par le moyen desquelles on peut connaître ce qui est fixé et ce qui ne l'est pas ; ce qui devient blanc, noir, rouge, bleu ou vert ».

Dans le sonnet des *Voyelles* — écrit quelques mois seulement après *Ce qu'on dit au Poète à propos de fleurs* — Rimbaud utilise la même gamme chromatique que l'illustre métallurgiste, inversant simplement le noir et le blanc. La précédence du noir sur le blanc est toutefois rétablie dans le second ouvrage de Basile Valentin, *Les Douze Clefs de la Philosophie* : « afin que le noir soit changé en blanc, et le blanc prenne la couleur rouge ». Rimbaud s'amuse d'ailleurs à intervertir le vert et le bleu — mais en changeant également la place des deux voyelles correspondantes, ce qui ne remet donc pas en cause l'ordre des couleurs : *A, noir; E, blanc, I, rouge, U, vert, O, bleu*. L'ordre alphabétique sera rétabli dans *Une saison en enfer* lorsque le poète cite son propre poème : « J'inventai la couleur des voyelles ! — A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. »

Il semble ainsi probable que le jeune Rimbaud ait lu ou au moins parcouru Basile Valentin, puisqu'on sait que plusieurs ouvrages alchimiques figuraient à la bibliothèque publique de Charleville comme l'ont affirmé Eugène Canselier et David Guerdon dans leurs recherches.

Dans l'ouvrage de Louis Figuier, Basile Valentin est cité à vingt reprises. Certaines des formules de l'alchimiste ont probablement marqué, par leur ésotérisme suranné, le jeune élève de Charleville. En voici un petit florilège : « Ainsi l'or est sans tache, fixe, glorieux et pouvant subir toutes les épreuves, mais il meurt à cause de ses frères et sœurs imparfaits et malades ; et bientôt, ressuscitant glorieux, il les délivre et les teint pour la vie éternelle ; il les rend parfaits en l'état d'or pur. » Ou bien encore : « J'ai assez parlé, j'ai enseigné notre secret de manière si claire et si précise, qu'en dire un peu plus, ce serait vouloir s'enfoncer dans l'enfer. » Ces citations relevées par Figuier ont forcément frappé — dans l'hypothèse où il les aurait lues — celui qui se prétendra tout à la fois « maître du silence » et grand divulgateur des vérités cachées. Travaillé par le souci contradictoire de tout à la fois propager et préserver le secret du Grand Œuvre, Basile Valentin n'hésitait d'ailleurs pas à jouer avec les codes linguistiques, afin de crypter son travail. Ainsi, Louis Figuier raconte que le chimiste allemand « a parsemé ses écrits de logogriphes, dont plusieurs désignent le vitriol. Tel est le suivant : *Visitando interiora terrae, rectificandoque, inventes occultum lapidem, veram medicam*. En réunissant les lettres de chaque mot, on trouve *vitriolum*. »

Il est possible que ce jeu de codage ait plu au jeune Rimbaud, et qu'il se soit lui-même essayé à l'exercice. Aussi, si l'on réunit les deux premières syllabes de Basile Valentin, nous pouvons lire : BaVa.

Par ailleurs, le recours à la pseudonymie est assez courant chez les alchimistes (à l'image du grand Paracelse), toujours à la frontière entre une

identité réelle et factice, un discours crypté et pédagogique, une posture majestueuse et clandestine.

Et Alcide ? Si tous les spécialistes semblent unanimes quant à sa source mythologique, on pourrait trouver chez Louis Figuier une nouvelle origine.

Dans son ouvrage *La Terre avant le Déluge*, publié chez Hachette en 1863, le vulgarisateur fait référence à Alcide d'Orbigny. Mort en 1857, ce célèbre naturaliste et explorateur français, adoué par Cuvier, cité par Jules Verne dans *Les Enfants du capitaine Grant*, fut aussi un formidable auteur de récits de voyages. En 1825, il se voit confier une mission en Amérique du Sud, afin de compléter les connaissances naturalistes concernant ce continent encore méconnu. De retour en France après sept années et sept mois d'expédition, Alcide d'Orbigny rédige son *Voyage en Amérique méridionale* dans lequel il fait part de ses découvertes botaniques, zoologiques et anthropologiques. Cette somme est publiée par ordre du gouvernement en 11 volumes, entre 1835 et 1847, chez Pitois-Levrault à Paris. Son travail est aussi un formidable récit d'aventure, avec force cartes, plans et dessins, tous réalisés par ses soins. En 1836, D'Orbigny dirige la publication d'un résumé de voyages faits par de nombreux navigateurs et explorateurs, de Colomb à La Condamine, de Humboldt à Auguste de Saint-Hilaire. Sous le titre *Voyage pittoresque dans les deux Amériques*, l'ouvrage paraît chez L. Tenré, libraire-éditeur à Paris. On a probablement oublié l'importance d'une personnalité comme celle d'Alcide d'Orbigny dont la notoriété en France était grande au milieu du XIX^e siècle et dont les ouvrages, commandés par l'État français, furent très probablement disponibles à la bibliothèque de Charleville, offrant un double intérêt au jeune Rimbaud tout à la fois assoiffé de lointains et de sciences naturelles. Nous considérons le *Voyage pittoresque dans les deux Amériques* comme le principal gisement du poème envoyé à Banville, mais aussi comme la principale source du *Bateau Ivre*, écrit dans la foulée, aussi bien du point de vue scientifique que du point de vue imaginaire.

Notre première recherche fut d'abord strictement lexicale. Nous avons retrouvé dans cet ouvrage publié sous la direction d'Alcide d'Orbigny presque toutes les références des deux poèmes³. Rimbaud y semble hanté par l'Amérique méridionale, qui l'inspire plus que toute autre destination dans ses deux compositions-fleuves. Nous avons classé ces références en quatre champs.

3. Les titres seront abrégés dans les références : *Ce qu'on dit au Poète à propos de fleurs* = CQDAP ; *Le Bateau Ivre* = BI.

I. RÉFÉRENCES GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES ET ANTHROPOLOGIQUES : *Nos Guyanes* (CQDAP v. 74) et la capitale *Paramaribo* (CQDAP v. 158) : décrites longuement dans le « Résumé » de d'Orbigny ; *L'or des Rios* (CQDAP v. 67) : le *Voyage pittoresque dans les deux Amériques* évoque un fleuve du Brésil, le Rio Fanado — « arrivés sur les bords de ce Rio, les aventuriers y trouvèrent beaucoup d'or » ; *Des Peaux-rouges criards les avaient pris pour cible / Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs* (BI v. 3 et 4) : « le soir, quand ils dansent à la lueur des torches, ils se barbouillent le visage de noir et de rouge. [...] L'un deux, pour convier ses camarades à la danse, souffle dans un *boré*, grande trompette faite d'un roseau qui rend un son bruyant, tandis qu'un autre lui répond par un hurlement monotone que bientôt répète à l'envi la foule des Indiens », ou encore : « Les Indiens [...] conservent les ossements de leur père enfermés dans des caisses ou suspendus à des poteaux », ou bien encore : « Les Pânis-Loups [avaient] la coutume barbare d'offrir des sacrifices humains à la grande étoile de Vénus [...], le reste de la tribu achevait [le prisonnier] à coups de flèches » ; les *Pampas* aux *Épouvantables révoltes* (CQDAP v. 90) : probablement les insurrections d'Indiens décrites dans l'ouvrage dirigé par Alcide d'Orbigny. *Pedro Velasquez* (gouverneur de Cuba) ; *Habana* (CQDAP v. 89 et 95) ; *Florides* (BI v. 45) — tout cela est abordé dans le *Voyage pittoresque*.

II. RÉFÉRENCES BOTANIQUES, particulièrement chères à Rimbaud, et dont Alcide Bava fait une condition *sine qua non* à tout art poétique futur à la fin du poème adressé à Banville. Elles sont toutes chez D'Orbigny : *Sagou* (v. 5) ; *caoutchouc* (v. 144) ; *lianes* (v. 76) ; *thyrses* (v. 136) ; *eucalyptus* (v. 71) ; *pubescences* (v. 118) ; *hélianthes* (v. 42), fleur originaire d'Amérique centrale : « on se rembarqua pour naviguer dans une région déserte [...] couverte d'hélianthes, très communs dans cette contrée montagneuse » ; *l'abatis des Mangliers* (v. 99) : « leur méthode de culture consiste à défricher une portion de terrain, travail qui a pris le nom d'*abatis* » ; *fleurs qui sont des chaises* (CQDAP v. 124) : « quelques chaises de cannes qui, venues de Bahia, pouvaient être en effet, après deux cents lieues de route, considérées comme un luxe très-raffiné ». Par ailleurs, Alcide Bava, de manière aussi polémique qu'ironique, prescrit au futur poète de *surtout rime(r) une version sur le mal des pommes de terre*. À l'heure des *plantes travailleuses*, le poète ne doit plus versifier sur les éternelles roses mais être à la pointe du progrès botanique. En 1846, Alcide d'Orbigny fit une communication retentissante à la Société centrale d'Agriculture, intitulée : *Note sur la Pomme de terre et sa maladie*, inspirée de ses observations en Amérique méridionale. « Comme la Pomme de terre, empruntée aux culti-

vateurs péruviens, est venue seule en Europe, sans les connaissances agricoles qui la concernent, je me félicite de pouvoir les faire connaître en donnant quelques détails sur une maladie très connue au Nouveau-Monde, qui a détruit momentanément, en Europe, la sécurité dans laquelle on vivait relativement à cette précieuse racine », écrit ainsi l'éminent naturaliste.

III. RÉFÉRENCES ZOOLOGIQUES. Dans *Ce que qu'on dit au Poète à propos de fleurs*, on relève *Sapajous* (v. 75), *constrictors* (v. 72), *cantharides* (v. 66), *crotales* (v. 52). Et dans *Le Bateau Ivre*, *punaises* (v. 55) — chez d'Orbigny, elles recouvrent les joncs des marais sud-américains —, *lunules* (v. 77), *dorades* (v. 57). Certains de ces termes se trouvent le *Voyage pittoresque dans les deux Amériques*, d'autres dans le *Voyage dans l'Amérique méridionale* — jusqu'au *polypier* qu'on retrouve au vers 15 des *Accroupissements*, poème écrit à la même période.

IV. Enfin, toute la TERMINOLOGIE AYANT TRAIT À LA NAVIGATION ET À SES PÉRIPÉTIES : *phosphores chanteurs* (v. 40) : « le jeu des marsouins dans le sillon phosphorescent » ; *gouffres cataractant* (v. 52) : « Les voyageurs approchaient de la cataracte. Elle faisait entendre un bruit sourd qui grandit et tonna bientôt avec un fracas terrible », puis plus loin : « Alors des cataractes immenses semblaient nous entourer de toutes parts, tandis qu'au-dessous de nous s'ouvrait un gouffre horrible avec ses vagues écumantes et tumultueuses » ; *Clapotement... acteurs de drames très antiques* (v. 9 et 35) : « Ces Indiens accomplissaient leurs rites mystérieux, avec accompagnement de gestes bizarres, de cris, de musique sauvage dans laquelle dominaient la flûte et le tam-tam. Qu'on juge du fantastique effet de pareilles scènes, de ce mouvement, de ce bruit qui se mêlait au bruit de la mer, au mugissement de la lame, à la voix du ressac, au clapotement des récifs du rivage ! » ; *Roulis* (v. 62) : « jeté que j'étais d'un côté à l'autre avec les eaux par le roulis » ; *Tapages* (v. 7) ; *haleurs* (v. 2 et 7) : « on se hale toute la journée contre un courant terrible, les amarres rompent plusieurs fois et mettent les embarcations en danger », ou bien encore : « le matelot sort avec un fusil pour aller chasser et ne réparait pas [...] ce qui laisse penser que ce malheureux a été enlevé par les Indiens [...] l'on se hale jusqu'à deux heures de l'après-midi » ; *Flottaison* (v. 23) ; *Anses* (v. 69) ; *J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses / Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !* (v. 50) : « un large marais couvert de joncs » ; *dispersant gouvernail et grappin* (v. 20) : « privé de gouvernail, le navire incendié flottait au hasard », ou encore : « à demi coulés, sans voiles, sans mâts, sans gouvernail, comment accoster le rivage ? » Outre les références lexicales techniques, le *Voyage pittoresque dans les deux Amériques*

et le *Voyage dans l'Amérique méridionale* sont aussi une formidable source de récits de navigations fluviale et maritime, dont voici un petit florilège :

« Nos rameurs ne pouvaient, malgré tous leurs efforts, lutter contre l'impétuosité du vent qui entraînait notre barque loin de la direction que nous devions suivre ». « Le capitaine et le pilote s'occupèrent en vain de retirer le bâtiment, ils jetèrent des ancres au large pour le haler dessus ; mais, bientôt, les secousses détachèrent une partie des bordages, l'eau entra de toutes parts et il n'y eut plus d'espoir de salut pour la goëlette. » Ou bien encore : « les poissons volants qui bruissent sur l'eau comme les demoiselles sur les fleurs de nos prés, le jeu des marsouins dans le sillon phosphorescent, [...] le baptême du tropique », etc.

Pour finir, relisons le tout début du premier chapitre du *Voyage pittoresque dans les Deux Amériques*, véritable éloge du départ, invitation au voyage, dont voici un extrait qui n'aurait pu que plaire au jeune Rimbaud :

« On naît avec le goût des voyages, on ne l'acquiert pas. Exalté par le temps, mûri par les obstacles, ce goût devient une passion. Alors on peut lui reprocher sans doute quelques mauvais côtés, des tendances exclusives, un cosmopolitisme mobile, un faible pour le merveilleux ; mais ces travers même lui profitent [...]. Ôtez à l'homme cet instinct explorateur, ce besoin de mouvement, qui le poussent vers l'inconnu, tantôt par un simple élan de curiosité, tantôt dans un but commercial, et vous rayez d'un seul trait de l'histoire du monde les voyages gigantesques qui ont lié entre eux les peuples et les continents. [...] La semence du progrès doit voyager sur toute la surface du globe. Il faut que l'homme la propage ; c'est sa mission ; car à lui aussi une voix d'en haut semblait crier à toute heure : Marche ! Marche ! [...] Paris n'était plus assez grand pour moi ; [...] j'osai pourtant regarder l'Afrique ; la vieille Numidie, la Cyrénaïque et l'Égypte ! Une tournée dans l'Orient, si vieux et si battu, eût réalisé alors la somme la plus forte de mes désirs ! »

Enfin, ce premier chapitre est précédé d'une introduction qui rappelle quelques points d'histoire sud-américaine. Alcide d'Orbigny y évoque notamment la civilisation des Incas et leur culte religieux : « Ils furent appelés *filis du Soleil*. » Puis, un peu plus loin : « Manco Capac et Mama Oello, sa sœur et sa femme, vécurent au XI^e siècle ; ces demi-dieux se disent *filis du Soleil* ; ils prétendent qu'ils viennent donner une nouvelle vie au monde, en l'instruisant ; les sauvages les croient. »

L'origine du mystérieux pseudonyme est peut-être multiple. Il ne s'agit pas ici de remettre en cause l'hypothèse de Jacques Bienvenu, car elle n'entre pas nécessairement en contradiction avec la source possible que nous avons essayé de mettre en lumière. Au contraire, les jeux de références peuvent se nourrir

mutuellement, se correspondre, s'alimenter, jouer ensemble. La référence herculéenne et les bavures bavardes du jeune poète singeant les vers de Banville n'ont peut-être pas été les seules motivations de Rimbaud, très intrigué par le progrès scientifique de son époque tout comme par l'art d'Hermès de ce fascinant Basile Valentin dont il reprit les couleurs et le flambeau. La lecture assidue de Louis Figuié, comme probablement celle d'Alcide d'Orbigny, lui auront peut-être donné matière à se rêver explorateur, dans tous les sens.

Alcide Bava : chantre d'une poésie réinventée et anti-pamassienne, c'est le couple *colon-médium* de la nouvelle aventure spirituelle. À la fois chasseur d'ailleurs, chercheur d'or — et rimeur de pommes de terre !

Thomas CLAVEL